

xxxiv *Préface du Traducteur.*
voit altéré en quelques en-
droits pour des raisons dont
le détail seroit inutile au
lecteur. Ces motifs ont en-
gagé le traducteur à faire
imprimer à Londres, sous
ses yeux, cette nouvelle
édition.

ESSAI

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à l'Uni-
vers.*

REVEILLONS-NOUS ;
Milord : laissons les pe-
tits objets à la basse am-
bition & à l'orgueil des Rois.
Puisque la vie ne s'étend & ne
se termine guères qu'à regarder
ce qui nous environne & à mou-
rir, parcourons donc au moins

cette scène de l'Homme : Prodigeux labyrinthe, mais qui a pourtant sa régularité, campagne où la fleur croît confondue avec le chardon, jardin qui tente par des fruits défendus. Allons ensemble, parcourons ce vaste champ; & soit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Pénétrons les routes les plus cachées; transportons-nous sur les endroits les plus élevés; & découvrons également ce qui rampe dans l'aveuglement; & ce qui se perd dans l'élévation. Examinons les promenades de la nature: frapons la folie dans sa course; & saisissons les méurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit; montrons de la candeur lorsqu'on le peut: mais justifions aux hommes les voyes de Dieu.

Nous ne pouvons juger de l'homme que

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en rai-

sonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas; c'est d'où partent, c'est à quoi se rapportent tous nos raisonnemens. Quoique Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former la totalité de l'univers, observer le rapport des règles systématiques d'une partie aux règles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planètes, d'autres soleils; quels sont les différents êtres qui habitent chaque étoile: celui-là pourroit dire pourquoi Dieu nous a formés tels que nous sommes. Notre ame transcendante a-t-elle pe-

relativement à notre propre système, ignorant la relation générale des systèmes & des choses.

nétre les ressorts de cet univers, les supports mutuels, & les liens de ses différentes parties, leurs connexions, leurs dépendances & leurs gradations ? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre ?

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par cette harmonie conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme ?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle ? Premièrement, si tu le peux, trouve la raison d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombra-

ge: ou demande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter ?

Si on convient que de tous les systèmes possibles, la sagesse infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence; & où tout ce qui est, est dans le degré où il doit être: il est donc évident que dans les divers degrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un être tel que l'homme. Et toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point; si Dieu a fait injustice à l'homme en le plaçant dans le degré où il est ?

Cette même chose que nous appellons injustice par rapport à l'homme, étant considérée comme relative au tout, non seulement peut, mais encore

doit être juste. Dans les ouvrages humains, poursuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un simple mouvement non-seulement produit sa fin, mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal Être, ne joue peut-être que le rôle de second par rapport à une sphère inconnue, est le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout,

Quand un fier coursier connoît pourquoi l'homme le moudé dans sa course orgueilleuse, ou le pousse au travers des plaines: quand le bœuf stupide sçaura pourquoi il sillonne la terre, ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes; alors la sottise présomption

somption de l'homme pourra comprendre l'usage & la fin de son Être, de ses passions & de ses actions: pourquoi il agit & il souffre, il est retenu & il est excité: pourquoi dans ce moment, il est un esclave; dans un autre moment, une divinité.

Ne disons donc point que l'homme est imparfait, que le Ciel a tort: disons plutôt que l'homme est aussi parfait qu'il doit l'être: son être est proportionné à son état, au lieu qu'il occupe, son tems n'est qu'un moment, un point est son espace.

Le Ciel cache à toutes les créatures le livre du destin, excepté la page nécessaire, celle de leur état présent; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, aux hommes ce que connoissent les esprits: autrement qui pourroit ici-bas supporter son existence? Ta volupté condamne

D

L'homme n'est point un être imparfait, étant un être proportionné à la place & au rang qu'il occupe dans la création, & à des fins & des relations qui lui sont inconnues.

C'est en partie sur l'ignorance des événemens futurs, & en partie sur l'espérance d'un bonheur à venir, qu'est fondé tout son bonheur présent.

aujourd'hui l'Agneau à la mort; s'il avoit ta raison, bondiroit-il & se joueroit-il sur la plaine? Content jusqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & léche la main qui s'élève pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous est charitablement donnée, afin que chacun puisse remplir le cercle que lui a marqué le Ciel qui voit d'un œil égal, étant le Dieu de tous, un héros périr, & un passereau tomber; les atômes se confondre, ou les Cieux se bouleverser; une bulle d'eau, ou un monde s'éclater.

Homme fois donc humble dans tes espérances, & ne prends d'efforts qu'avec crainte. Attends ce grand Maître, la mort: & adore Dieu, Il ne te fait point connoître quel sera ton bonheur à venir, mais il te donne l'espérance pour être ton bonheur

présent. Une espérance éternelle fleurit dans le cœur de l'homme: il n'est jamais heureux, il doit toujours l'être. L'ame inquiète & renfermée en elle-même, se repose & se promène dans la vie à venir.

Voyez ce pauvre Indien dont l'ame non instruite voit son Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une science orgueilleuse n'apprit point à son ame à s'élever aussi haut que l'orbe du Soleil, & que la voye lactée. Et cependant la simple nature lui donna l'espérance d'un Ciel plus bas au-delà d'une montagne dont le sommet est enveloppé dans les nuages, d'un monde moins dangereux dans l'épaisseur des forêts, de laquelle ille plus heureuse située au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre esclave retrouve encore une fois son pays natal; nul

démon qui l'y tourmente, & point de Chrétiens altérés de l'or. D'exister, satisfait ses desirs naturels : il ne souhaite point les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins ; mais il croit que son chien fidèle admis dans le même Ciel lui tiendra compagnie. Toi donc, quies plus habile, péze dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence : appelle imperfection ce que tu t'imagines tel : Dis, ici Dieu donne trop, là il donne trop peu : Détruis toutes les créatures pour ton goût & ton plaisir ; & crie cependant, si l'homme est malheureux, si l'homme feui n'occupe pas tous les soins d'enhaut, s'il n'est pas le seul Etre parfait ici-bas, immortel dans le Ciel, Dieu est injuste : arrache de ses mains la balance & le sceptre, juge la justice même, & sois le Dieu de Dieu.

Un orgueil qui vise à de trop hautes connoissances, & qui prétend à une perfection au-dessus de la portée de l'homme, est la cause de ses erreurs & de sa misère.

Cher Milord & ami, notre erreur vient d'une raison orgueilleuse. On sort de sa sphère & l'on s'élançe vers les Cieux. L'orgueil vise toujours aux demeures célestes : les hommes voudroient être des Anges, & les Anges des Dieux. Si les Anges qui ont aspiré à être Dieux sont tombés, les hommes qui aspirent à être Anges, sont rebelles, & qui veut renverser les loix & l'ordre, péche contre la cause éternelle.

Quel'on demande pour quelle fin brillent les corps célestes ? Pourquoi la terre existe ? L'orgueil répond : » c'est pour moi. » Pour moi, la nature libérale, » éveille ses puissances produ- » ctives, fait germer l'herbe, » & épanouir les fleurs. Pour » moi le raisin renouvelle tou- » tes les années son jus de ne- » ctar ; & la rose ses fraîcheurs

Impiété de l'homme qui se met en la place de Dieu, & qui veut juger de la convenance ou de l'imperfection, de la perfection ou de l'imperfection, de la justice ou de l'injustice de ses dispensations.

Absurdité de s'estimer l'objet final de la création ; & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'est point dans le monde physique & qui ne peut être dans les choses créées.

» odoriférantes. Pour moi, la
 » mine enfante mille trésors.
 » Pour moi, la santé découle de
 » mille sources : les mers rou-
 » lent leurs ondes pour me trans-
 » porter : le soleil se lève pour
 » m'éclairer ; la terre est mon
 » marchepié, & le Ciel est mon
 » dais.

Mais la nature ne s'écarte-t-elle point de sa bonté & de sa fin, lorsqu'un soleil brûlant darde des rayons mortels ; lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes, & que des inondations submergent des peuples entiers.

Non, répondra l'orgueil :
 » la première cause toute-puif-
 » sante n'agit point par des loix
 » particulières, mais par des
 » loix générales. Les exceptions
 » sont rares. Il y a eu quelques
 » altérations depuis le commen-
 » cement, mais qu'y a-t-il de
 » créé qui soit parfait ?

Pourquoi donc l'homme le ferait-il ? Si la félicité humaine est la grande fin, que la nature s'en écarte, pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi ? Cette fin n'exige pas moins un cours constamment alternatif de pluies & de beaux tems, qu'une révolution continuelle de desirs dans l'homme : elle exige aussi peu des printems éternels & des cieus sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés : si des pestes ou des tremblemens de terre ne renversent pas l'ordre prescrit par le Ciel, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverseroit-elle ? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens : jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le disculper dans celles-ci ? Dans les unes &

dans les autres, pour bien raisonner, il faut se soumettre.

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde physique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu, que jamais l'air ou l'océan ne ressentit le souffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion? Mais tout subsiste par un combat élémentaire, & les passions sont les éléments de la vie. L'ordre général a été observé depuis le commencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence, demandant d'une part les perfections des Anges, & de l'autre les qualités corporelles des bêtes.

Que voudroit-il cet homme? tantôt il s'élève, & moindre qu'un Ange il voudroit être davantage: tantôt baissant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours: s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel

usage

usage lui feroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés?

La nature libérale sans profusion, leur a assigné des organes, des facultés propres; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent, les unes par des degrés de vitesse, les autres par des degrés de force*, tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter, rien à diminuer. Chaque bête, chaque insecte est heureux dans son état. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable, ne fera-t-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout?

Le bonheur de l'homme, (quel orgueil ne crût-il ainsi?) n'est pas de penser ou d'agir au-

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui: Des facultés sensibles plus délicates le rendroient misérable.

* C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre.

E

delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état. Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil microscopique ? en voici une raison claire: l'homme n'est pas une mouche. Et quel en seroit l'usage, si l'homme pouvoit considérer un ciron, & que sa vue ne pût s'étendre jusqu'aux Cieux? Quel seroit l'usage d'un toucher plus délicat, si, sensibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque pore? D'un odorat plus raffiné, si les parties volatiles d'une rose par leurs vibrations dans le cerveau, nous faisoient mourir de peines aromatiques? D'une oreille plus fine: La Nature tonneroit toujours, & nous étourdiroit par la musique de ses sphères roulantes. O combien nous regretterions alors

que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux: Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse?

Autant que les divers & nombreux degrés de la création s'étendent, autant se diversifient les degrés des facultés sensitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme? Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx: Dans l'odorat, entre la cruelle lionne*, & le chien si habile à la

Dans l'univers visible, il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct, de pensée, de réflexion, & de raison.

* Lorsque les Lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres bêtes: ensuite

pitte: Dans l'ouye, depuis ce qui vit dans l'onde, jusq' à tout ce qui gazouille dans les feuillages du Printems: Que le toucher de l'araignée est exquis! Sensible à la plus légère impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissé. Que la délicate abeille a le sentiment subtil & sûr, pour extraire d'une herbe venimeuse une rosée bienfaisante! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truye qui se vautre, & entre le tien, éléphant, être presque raisonnable: Que la barrière est mince entre l'instinct & la raison; séparés pour toujours, & toujours très-proches! Quelle alliance entre la réflexion & le ressouvenir! Que peu de chose divise le sentiment de la

attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouye,

pensée: Toutes ces facultés moyennes tâchent de s'unir sans pouvoir jamais passer la ligne qui les sépare. Sans cette juste gradation entre les différentes créatures, les uns pourroient-elles être soumises aux autres & toutes à toi? Toutes leurs puissances sont vaincues par toi seulement: ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble?

Regarde au travers de l'air, sur la terre, sur la mer, la matière prête à éclore, s'agiter, crever, & produire. Quelle progression d'êtres s'élève en haut, s'étend sur la surface, se cache dans la profondeur! Quelle chaîne, qui commence depuis Dieu? natures éthérées & terrestres, Ange, homme, bête, oiseau, poisson, insecte: O étendue que l'œil ne peut voir,

E iij

Cet ordre & cette subordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin tant au-dessus qu'au-dessous de nous.

que l'optique ne peut atteindre, depuis l'infini jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au néant : Si nous pouvions empiéter sur les puissances supérieures, les inférieures le pourroient sur nous, autrement il y auroit un vuide dans la création, où un degré étant ôté, toutes les proportions sont renversées ; où un chaînon étant rompu, toute la grande chaîne est détruite, & l'est également, que ce chaînon soit le dixième ou le dixmillième.

Une partie du tout qui sortiroit de sa place, romproit la connexion de la totalité des choses. La folie & la vanité d'un tel desir.

Si chaque monde se meut dans un ordre graduel qui n'est pas moins de son essence que de celle de l'univers, ce tout merveilleux, la moindre confusion dans un seul, entraîneroit non-seulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand tout. La terre perdant son équilibre s'écarteroit de son orbite : les planètes & le soleil,

gourroient sans règle au travers des Cieux, les Anges présidans à chaque sphère en seroient précipités, un être s'abîméroit sur un autre être, un monde sur un autre monde, toute la fondation des Cieux s'ébranleroit jusques dans son centre, la nature frémiroit jusques au Trône de Dieu : tout cet ordre admirable seroit rompu. Pour qui ? pour toi, ver méprisable ! O folie ! orgueil ! impiété !

Que si le pié destiné à fouler la poussière, ou la main destinée au travail, aspireroit d'être la tête : si la tête, l'œil, ou l'oreille se fâchoient de n'être que les purs instrumens de l'esprit qui les gouverne : quelle absurdité ! Et ce n'en est pas une moindre, si dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & se révolter contre.

la tâche que la peine que le grand Esprit ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps, & dont Dieu est l'ame: il se diversifie dans chaque être, & cependant il est toujours le même. Il est aussi grand dans l'œconomie de la terre, que dans celle de la machine éthérée. Il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zé- phir, brille dans les étoiles, & fleurit sur les arbres. Il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans notre ame, égale- ment parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin trans-

porté qui n'est qu'amour & que louange: pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

Cesse donc, & ne taxe point cet ordre d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux degré d'aveu- glement & de foiblesse. Sou- mets toi, sûr d'être aussi heu- reux que tu peux l'être dans cer- te sphère ou dans quelqu'autre sphère que ce soit; & sûr, soit dans l'heure de ta naissance, soit dans celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout. Toute la nature est un art, & un art qui t'est in- connu: le hazard est une direc- tion que tu ne sçauois voir; la discorde est une harmonie que

L'homme doit donc tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, avoir une soumission ab- solue à la Pro- vidence.

24 ESSAI SUR L'HOMME.
tu ne comprends point ; le mal
particulier est un bien général :
& en dépit de l'orgueil, en dé-
pit d'une raison qui s'égare,
cette vérité est évidente ; QUE
TOUT CE QUI EST, EST BIEN.

Fin de la première Epître.

ESSAI

25

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE II.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à lui-
même considéré comme in-
dividu.*

APRENS donc à te con-
noître toi-même, & ne
présume point de développer la
divinité. L'étude propre de
l'homme, est l'homme. Place
dans une espèce d'isthme, être
d'un état mixte, obscurément

L'affaire de
l'homme est
l'homme. Sa na-
ture, ses puis-
sances, ses fai-
blesse, & les li-
mites de sa ca-
pacité.

habile, grossièrement grand ; avec trop de connoissance pour le doute sceptique, & trop de foiblesse pour la fierté stoïque ; il est comme suspendu entre deux, dans l'incertitude d'agir ou de ne rien faire, de se croire un Dieu ou une brute, de donner la préférence ou au corps ou à l'esprit. Il n'est né que pour mourir ; il ne raisonne presque que pour s'égarer ; & telle est cette raison, qu'elle s'égaré également pour penser trop & pour penser trop peu : cahos de raisonnement & de passions ; tout est confus : continuellement abusé ou désabusé par lui-même : créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber ; maître de toutes choses, & lui-même cependant la proie de toutes : seul Juge de la vérité, & se précipitant sans fin dans l'erreur : la gloire, le jouet, l'énigme du

monde. Va, créature surprenante, monte où les sciences te portent ? mesure la terre, pèse l'air, régle les marées, instruis les planètes du cours qu'elles doivent observer ; corrige le vieux tems, & guide le soleil. Eleve-toi avec Platon jusques à l'empirée, jusqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau ; ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, & prétends qu'en abandonnant le bon sens tu imites Dieu ; semblable à ces Prêtres de l'Orient qui par leurs agitations orbiculaires, tombent dans des vertiges, & croyent par leurs tournoyemens de tête, imiter le soleil. Va, & apprends à la Sagesse éternelle comment elle doit gouverner. Ensuite rentre en toi-même, qu'y retrouveras-tu ? imbécillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent

un homme mortel développer les loix de la nature, ils admirent une telle habileté dans une figure terrestre, & ils regardent Newton, comme nous regardons un singe adroit.

Peut-il, cet homme qui enseigne aux Planètes les cercles qu'elles doivent décrire, peut-il décrire ou fixer un seul mouvement de l'ame; lui qui peut marquer leurs points d'élevation & d'abaissement, peut-il expliquer son commencement ou sa fin? Hélas! quel prodige! La partie supérieure de l'homme peut s'élever sans obstacle, & empirer d'art en art; mais quand l'homme travaille à son propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t-il commencé, que ce que la raison a tissé, la passion le défait.

Deux principes régissent dans l'homme; l'amour propre qui

Deux principes des actions, l'amour propre & la raison.

excite, & la raison qui retient. Et n'appellons point l'un un bien, l'autre un mal: chacun produit sa fin; l'un veut, l'autre gouverne. Ce qui convient à leur coopération doit être appelé bien; ce qui y répugne, doit être appelé mal.

L'amour propre source du mouvement fait agir l'ame. La raison, en comparant & balançant, gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action sans fin. Il seroit ou comme une plante, fixé sur sa tige, pour végéter, multiplier, & pourrir; ou comme un météore enflammé traversant le vuide sans aucune règle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force;

L'un & l'autre également nécessaires.

L'amour propre est plus fort que la raison; & pourquoi?

son opération est active ; il inspire , il excite ; il presse. Le second est tranquille & sans action ; il est destiné à aviser, délibérer , retenir. La force de l'amour propre est plus puissante , à proportion de la proximité de son objet : le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems , une certaine distance, elle le présage dans l'avenir, le considère dans les conséquences. Les tentations viennent en foule , en plus grand nombre que les argumens : & ce qu'on peut dire de mieux , c'est que la raison a plus de lumière, & que l'amour propre a plus de force. Pour le modérer, servez-vous de la raison ; écoutez-la & la cultivez toujours. L'attention, l'habitude & l'expérience peuvent beaucoup ; chacune d'elles fortifie la raison, restreint l'amour propre. Que

Que les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir, apprennent à ces deux puissances amies , à se battre ; eux , qui du tranchant le plus téméraire , séparent adroitement la grace de la vertu, & le sens de la raison ; prétendus beaux esprits, qui, comme des foux, se font la guerre sur un mot qu'aussi souvent que généralement ils n'entendent point , ou qu'ils entendent de la même manière pour le fond. L'amour propre & la raison rendent vers une seule fin : la peine est leur aversion, le plaisir est leur désir ; mais l'un avide voudroit dévorer son objet, l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur. Le plaisir, bien ou mal entendu, est notre plus grand bien, ou notre plus grand mal.

Nous pouvons appeller les passions , les modifications de l'a-

F

Leur fin est la même.

Les passions & leur usage.

mour propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé, & que la raison veut qu'on travaille à se pourvoir, il y a des passions qui, quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent, lorsque les moyens sont honnêtes, être admises au rôle de la raison & mériter ses soins: les passions qui aspirent à partager les biens, visent à un plus noble but, annobliſſent leur espèce, & prennent le nom de vertus.

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable; sa fermeté, semblable à celle de la glace, est une fermeté de contraction, & qui fait retirer les esprits vers le cœur. La force de l'esprit ne consiste point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'éleve dans l'ame peut en rava-

ger une partie, mais par son action même en maintient la totalité. Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie: la raison en est la bouffole, mais la passion en est le vent. Ce n'est pas dans le calme seul que l'on trouve la divinité: Dieu marche sur les flots, & monte sur les vents.

Les passions, ainsi que les éléments, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies s'unissent dans l'ouvrage de Dieu: il n'a point renversé les passions; il n'a fait que les modérer, & il les a employées. Ce qui compose l'homme, l'homme pourroit-il le détruire? Il suffit que la raison maintienne les passions dans la voye de la nature, qu'elle les assujétisse & les gouverne, qu'elle soit elle-même docile à la nature & à Dieu.

L'amour, l'espérance, la joye,

la bande riante du plaisir, & la haine, la crainte, le chagrin, triste cortège de la douleur; les uns mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs justes bornes, font & maintiennent la balance de l'esprit, composent les lumières & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

Nous avons toujours des plaisirs, ou entre nos mains, ou devant nos yeux; & quand nous n'en possédons plus, nous en envisageons. Toute l'occupation du corps & de l'esprit est de saisir les présens, & de préparer les futurs. Tous répandent leurs charmes, mais leur effet n'est pas égal. Nos différens sens sont frappés par différens objets. De là, différentes passions enflamment les organes de la machine, plus ou moins, suivant que ces passions ont plus ou moins de

force; & de-là, la passion qui domine dans le cœur, semblable au serpent d'Aaron, engloutit les autres.

Comme l'homme peut être en recevant la vie, reçoit le principe caché de la mort, la maladie naissante qui enfin doit l'emporter, croît & se fortifie en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît. De même la maladie de l'esprit insensée, pour ainsi dire, & mêlée avec notre constitution, devient la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture du tout, se jette sur cette partie foible tant du corps que de l'ame: à mesure que l'esprit s'ouvre & se dévoile, tout ce qui échauffe le cœur ou remplit la tête, est, par l'imagination qui y employe ses arts dangereux, détourné sur la partie malade.

Passion dominante & la force
cc.

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion ; c'est l'habitude qui la nourrit. L'esprit, la vivacité, les talens en augmentent la malignité. La raison même en égale le tranchant, en redouble la force ; ainsi que les rayons benfins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. La passion dominante, telle qu'elle soit, soumet la raison. Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéissant à cette foible Reine, c'est à une de ses favorites que nous obéissons. Hélas ! puisqu'elle ne nous donne pas des armées aussi bien que des régles, que peut-elle faire de plus, que de nous faire connoître notre foiblesse ? Accusatrice sévère, mais impuissante amie, elle nous apprend à plaindre notre nature, mais non point à la corriger : ou de juge devenant avocate, elle nous persuade le choix que nous

faisons ; s'il est fait, elle le justifie. Cependant fière de victoires imaginaires, elle enchaîne de petites passions pour en faire triompher une plus puissante. C'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir dissipé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goûte.

Oui, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin la raison n'est point guide, elle escorte ; elle est pour rectifier, & non pour renverser : elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Cette passion est une impulsion forte qui dirige les hommes vers des fins différentes. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, les hommes sont par la passion dominante, constamment jettés à une certaine côte. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour

la science, pour l'or ou pour la gloire, ou pour le repos (ce qui est la plus forte des passions) toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indifférence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros : tout trouve également la raison de son côté.

Les passions
servent à fixer
nos principes, &
à les fortifier.

L'artisan éternel, tirant le bien du mal, entre sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé; la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop raffiné; unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme un arbre ingrat au soin du Jardinier, enté sur un tronc sauvage devient fécond; de même les plus solides vertus naissent des passions; la vigueur
d'une

d'une nature sauvage en fortifie la racine. Quelle source de vertu & d'esprit découle du chagrin, de l'obstination, de la haine ou de la crainte? La colère donne du zèle & de la force; l'avarice augmente la prudence; la paresse entretient la Philosophie; l'envie, qui tyrannise une ame basse, est émulation dans les sçavans & dans les guerriers. Le plaisir raffiné & resserré dans de certaines bornes, est un amour délicat, & charme le sexe: & on ne trouve dans l'homme ni dans la femme aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil, ou de la honte.

C'est ainsi que la nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion) nous donne des vertus voisines & apparentées des vices. La raison est comme le fort de la boule, qui détourne du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu, il eût régné

Mélange du vice & de la vertu dans notre nature; proximité de leurs limites, leur distinction néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison?

comme Titus. L'impétuosité qu'on abhorre dans Catilina, charme dans Décius, est divine dans Curcius. La même ambition produit ou la perte ou le salut; elle fait un vrai citoyen, & elle fait également un traître.

Qui peut séparer ces lumières & ces ombres réunies dans notre cahos? Le Dieu qui est en nous.

Dans la nature, les extrêmes produisent des fins égales: dans l'homme, ils se confondent pour quelque usage merveilleux, quoique souvent si mêlés, que la différence entre les bornes où la vertu finit & où le vice commence, est trop délicate pour être aperçue: tantôt l'un empiète sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumières dans de certains tableaux d'un travail fini.

O quelle folie! de vouloir de là tirer cette conséquence, qu'il

n'y a ici-bas ni vices ni vertus. Parce que le blanc & le noir seront mêlés, adoucis, fondus ensemble de mille manières différentes, n'y aura-t-il plus pour cela ni noir, ni blanc? Consultez votre propre cœur, rien n'est plus évident: c'est pour les confondre qu'il en coûte & de la peine & du tems.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons. Mais personne ne convient où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord? à York, c'est le Tweed: en Ecosse ce sont les Orcades*.

L'ideur du vice; comment nous y sommes trompés.

* La Province d'York est la plus Septentrionale d'Angleterre. Le Tyweed est une rivière qui sépare l'Angleterre & l'Ecosse. Les Orcades sont des Isles au Nord de l'Ecosse dépendantes de ce Royaume.

& là c'est le Groenland, la Zemble ou quelqu'autre pays. Personne ne conviendra d'être vicieux au plus haut degré : il pense que son voisin l'excede encore. Ceux qui sont, pour ainsi dire, sous la zone du vice même, ou ne sentent point ses fureurs, ou les défavouent. Ce qui fera frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétendra que c'est un bien.

Tout homme doit être & vertueux & vicieux : peu le sont à un degré extrême, mais tous le sont à un certain degré. Le scélérat & le fou sont vertueux & sages par accès ; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il condamne. Nous ne suivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal ; car soit vices, ou vertus, l'amour propre les dirige. Chaque individu vise à différents buts ; mais le grand but

Nos passions & nos vices sont des instrumens

de Dieu est unique, & ce but c'est la totalité de l'univers. C'est lui qui contrequarre chaque folie & chaque caprice, qui détourne les effets de chaque vice, qui a donné d'heureuses faiblesses à tous les ordres ; la honte aux Filles, & la fierté aux Dames ; la crainte aux hommes d'état, & la révérence aux hommes de guerre ; la présomption aux Princes ; & la crédulité aux peuples. C'est lui qui peut produire les effets de la vertu par un principe de vanité ; car l'homme vain ne recherche point l'intérêt, il est récompensé par la louange. C'est lui qui bâtit sur les besoins & les défauts de l'esprit, la joye, la paix & la gloire de l'homme.

Les cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, serviteurs, amis ; nous ordonnent de nous aider réciproquement, en sorte que la foi-

de la Providence & des moyens du bien général. La sagesse de leur distribution aux différents ordres du genre humain.

Leur utilité pour la société & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge.

blesse de chaque individu devient la force de tous. Le besoin, les foiblesses, les passions resserrent plus étroitement les liens de l'intérêt commun, ou les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincère, la joye intérieure dont nous jouissons dans cette vie; & c'est d'eux aussi que nous aprenons dans le déclin de l'âge à renoncer à l'amour & aux plaisirs. La raison en partie, & en partie la décadence de notre nature nous aprennent à recevoir la mort, & à être calmes dans ce passage.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée, ou les richesses, personne ne veut se changer contre son voisin. Les sçavans s'estiment heureux de rechercher la nature; l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sçait pas davantage;

le riche s'aplaudit de son abondance; le pauvre se contente du soin de la Providence; l'aveugle danse, & le boiteux chante. L'ivrogne se croit un Héros, & le lunatique un Roy. Le Chimiste qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées; & le Poète l'est avec sa muse.

Quelle merveilleuse consolation accompagne chaque état! L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun. Des passions sortables aident à chaque âge: l'espérance voyage avec nous & ne nous quitte point, lors même que nous mourons.

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embélessent nos jours. Le manque de bonheur est suppléé par l'espérance; le manque de sens, par l'orgueil; & ce que la connoissance peut

renverser, ces passions le relèvent. La joye semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & la vanité ne nous est pas donnée en vain. L'amour propre devient même par la puissance divine une balance pour peser par nos besoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer un motif de consolation; c'est que, QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE.

Fin de la seconde Epitre.

E S S A I

E S S A I
S U R
L'H O M M E.

E P I T R E I I I.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la société.

APRENDS, Hommeborné, aprends que « la CAUSE » UNIVERSELLE n'agit que » POUR UNE FIN, mais qu'elle » agit par différentes loix. » Dans toute la folie que peut inspirer la fanté la plus vigoureuse, dans la pompe de l'orgueil & dans l'impudence des richesses, que